

Mesdames et messieurs,

Votre digne et compétent trésorier, M. Jean-Louis Muir, m'a fait le grand honneur de solliciter ma présence à l'occasion de la clôture de la Semaine d'Education de votre Conseil. Je n'ai pas besoin de vous dire que cela m'a causé un immense plaisir et que je n'ai pas hésité un seul instant à accepter son invitation. En vous suggérant de me demander à vous dire quelques mots, il a sans doute pensé que mon status me prédisposait à ce genre de causerie. En effet, comme vous le savez, un juge est un ancien avocat et un avocat s'appelle un maître. En outre, je vous déclare que je suis père de six enfants, tous aux études en secondaire ou en collégial, études gratuites comme vous le savez. Etant un père, je suis donc un parent. **Quoi** de plus naturel et de plus approprié qu'un maître-parent vienne s'entretenir avec des parents et des maîtres.

Avant d'entrer dans le vif de mes remarques, je veux féliciter votre Association du nom corporatif qu'elle a choisi. Dans d'autres diocèses, du moins dans certaines régions de la province, il existe, que je sache, des associations de parents-instituteurs. En abrégé, on dit, comme sigle A.P.I. ou l'Api. J'ai eu l'occasion d'assister, comme membre de mon api locale, à quelques discussions qui s'y passaient et j'ai été à même de constater que certaines personnes y parlaient plus souvent

et plus longuement qu'à leur tour. Et je vous prie de croire que, au contraire de ce que l'on pense, la pie c'était, dans les circonstances, plus souvent un homme qu'une femme.

C'est le compliment que je veux vous adresser, Mesdames, en espérant que cela aura pour effet de me rendre sympathique à vos yeux.

Je constate également que, dans cette nombreuse assistance, il y a quatre catégories de personnes du sexe féminin: les dames très jeunes, les dames jeunes, les dames encore jeunes et les dames toujours jeunes. S'il est vrai que le charme et la beauté s'allient d'ordinaire à la bonté, je me crois à l'avance assuré de votre bienveillant accueil et de votre attention indulgente.

J'avais conçu le projet de vous parler du rapport Parent et d'intituler ma causerie " Mgr. Parent et les autres parents".

Malheureusement, le volumineux rapport qu'il a soumis est entré dans le domaine de la discussion publique. On est pour ou on est contre, en tout comme en partie. Un Juge de ma catégorie n'a pas le droit d'émettre des opinions sur des sujets qui ont des résonnances politiques. Comme vous ne l'ignorez pas, un avocat reçoit des honoraires pour plaider et parler, un Juge est payé pour se taire et écouter. Je ne risquerais donc pas de m'aventurer sur ce terrain encore controversé.

Je vous entretiendrai plutôt du rôle des parents dans la nouvelle Cité étudiante. Je veux le faire sans prétention et échanger avec vous des idées sur ce que je conçois être la nouvelle attitude du père et de la mère de famille dans son comportement à l'endroit du maître qui enseigne et de l'enfant qui fréquente la classe.

Ceux de ma génération, je veux dire évidemment ceux qui ont dépassé la trentaine (en passant, j'ai eu cet âge il y a déjà quelques mois, exactement 228 mois), ceux, dis-je de ma génération ont vécu leur époque de fréquentation scolaire à une période de notre développement comme peuple où trois grands principes étaient reconnus sans discussion, à savoir les suivants: en premier lieu, l'autorité paternelle absolue ou à peu près absolue sur l'enfant; en second lieu, la juridiction dogmatique religieuse, en particulier catholique sur l'enseignement; en troisième lieu, l'obéissance et le respect aveugles de l'élève à son instituteur ou à son institutrice.

Aujourd'hui, tout cela est, non seulement remis en question, mais plus rien n'est considéré comme acquis et prouvé; ce qui était bien un dogme n'est maintenant qu'une proposition dont il faut démontrer le bien-fondé.

Permettez-moi de vous citer des exemples qui illustreront ma pensée et qui vous donneront une idée du chemin parcouru entre l'époque de la génération d'hier et celle de ce jour.

En 1930, il n'y a toute de même pas si longtemps, c'était un geste d'ingratitude pour un fils ou une fille d'exprimer le voeu de continuer la fréquentation de l'école après l'âge de douze ou treize ans; il fallait aider les parents et payer pension. En 1967, un père qui oserait retirer son enfant de la classe avant qu'il n'ait atteint l'âge de quinze ans révolu, se rend coupable d'une offense, devient passible d'être assigné devant un Juge de la Cour du Bien-Etre et se voit courir après par le fonctionnaire préposé au registre de la fréquentation scolaire.

En 1930, un petit garçon de dix ou douze ans devait se rendre à l'école de la Commission Scolaire, du rang ou du village et surtout de la ville, qui n'était fréquenté que par ceux de son sexe, et la même situation prévalait pour les filles. Notre conception des moeurs privées et publique considérait probablement qu'à cet âge, il fallait partir du bon pied et qu'il était dangereux que les adolescents et les adolescentes constatent qu'une petite et d'ailleurs charmante différence existait entre les uns et les autres. Aujourd'hui, la co-éducation des enfants, surtout au stage secondaire et collégial, est non seulement permise mais encouragée, et elle fait partie du contexte normal de la vie communautaire étudiante.

En 1930, et je m'en rappelle bien, on pouvait être un cancre en français, en anglais, en mathématiques, en histoire, en géographie; on pouvait épeler les mots à l'oreille,

on pouvait conjuger tout de travers, on pouvait même n'avoir aucune notion de ce qu'était le civisme ou l'exercice physique; mais si on savait par coeur et souvent sans trop les comprendre, les 800 réponses au catéchisme des trois provinces, si on était au courant du nom et du prénom de l'Evêque du diocèse, du Curé de la paroisse et du fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes, on passait à la tête, on était le chou-chou de l'institutrice et on était assuré de passer l'année suivante dans une classe supérieure, sinon de la sauter. En 1967, il est devenu important de savoir où est la Ville de Rome, non plus seulement parce que c'est la Ville Eternelle, mais parce que c'est une capitale de l'art, de l'histoire et des sources de civilisation occidentale. Il est devenu prioritaire de ne pas ignorer que, en dehors de la planète terre, il existe d'autres mondes, qui ont été créés par Dieu, il est vrai, mais qui font partie de notre héritage d'humains et qui nous sont devenus accessibles par les moyens que la science est à nous forger. Le bon Dieu est resté le bon Dieu et le petit Jésus est encore le petit Jésus, et le St-Esprit est encore représenté sous la forme d'une colombe; mais maintenant, le Père, le Fils et le St-Esprit ne sont plus à nos yeux un Juge sévère, un Rédempteur de nos fautes et une occasion de chanter le Veni Creator Spiritus; ils apparaissent aujourd'hui à nos enfants comme des êtres éternels remplis de bonté, de sollicitude et d'amour.

En 1930, le plus insuffisamment pédagogiquement préparé de nos professeurs ou de nos maîtresses d'école commandait

un respect et une admiration sans limites, et des parents et des enfants. Son autorité n'était pas discutable, ses décisions étaient entérinées à l'avance par la Commission Scolaire et ses connaissances en matière d'instruction et d'éducation ne pouvaient être mises en doute, puisque d'abord il représentait directement la Sainte-Trinité sur terre et, qu'en second lieu, il en savait, à lui tout seul, plus que tout le reste de la paroisse ensemble. En cette décade de 1960, tout le monde à l'oeil ouvert sur son cas. Il est resté une autorité, il commande encore le respect, il est encore admiré et son enseignement est suivi; mais il a été descendu de son piedestal ou d'ailleurs où il ne tenait pas tellement à rester niché. Pour continuer à exercer son influence bienfaisante et éducatrice, il lui a fallu ne plus se prendre pour acquis, se perfectionner, améliorer ses méthodes et la présentation de la science qu'il est de sa fonction de transmettre. En d'autres termes, l'écolier, qu'il soit au palier primaire, secondaire ou collégial, veut et accepte de se soumettre à son autorité, mais non plus servilement ni avec la foi aveugle dans son omniscience. Les étudiants l'acceptent, l'admirent et le suivent, à la condition qu'il se montre acceptable, admirable et suivable.

Un de mes fils, qui collabore à la rédaction d'un journal d'étudiants, m'a dit l'autre jour qu'un rédacteur éditorialiste a soumis un texte à être publié. La direction du journal a émis des doutes que certaines phrases de l'article pouvaient constituer du libelle. De mon temps, on aurait soumis le problème

au Directeur spirituel qui aurait décidé finalement. Dans le cas de mon fils, on a consulté un avocat. Voilà ce que j'appelle, Mesdames, Messieurs, la mentalité d'affranchie de nos jeunes étudiants et étudiantes et leur irrespect, raisonné et en somme logique, de ce qui a été le mode de vie de notre époque.

Ils ne se gênent pas d'appeler leurs parents des croulants. Ont-ils raison, ont-ils tort ? La réponse n'est pas facile; je pense que c'est avant tout une question de contexte.

J'ai entendu ce soir de fort éloquentes discours. Les sujets ont porté sur le Canada, hier, aujourd'hui et demain, et sur la radio et la télévision. De mon temps, on faisait également des débats, mais on discutait alors de thèmes comme celui de savoir si Champlain était plus grand que Frontenac, ou bien si Jules Verne était malade du ciboulot pour avoir écrit et imaginé des choses aussi impossibles que le voyage à la lune ou vingt-mille lieues sous les mers. Il faut mesurer le chemin parcouru depuis cette époque en songeant que, dans deux ou trois ans, nous pourrons sans doute nous rendre à la lune, ou à tout le moins, pour les premiers voyages, y envoyer notre belle-mère ou nos créanciers.

Devant cette transformation fantastique qui s'opère dans le monde physique et technologique, il n'est évidemment pas question de freiner ni même de ralentir. Le progrès est comme un bélier; il fonce toujours devant lui inexorablement. Il nous reste une seule ressource, une seule issue, c'est de nous y adapter et de tâcher de le suivre. L'éducation de nos enfants

n'est plus conçue en fonction de la survivance des traditions séculaires et du maintien de l'ordre établi; cette éducation est centrée et axée vers le futur, un futur qui recule à chaque jour et qui n'admet pas de pause.

Je ne sais pas, Mesdames, Messieurs, si vous éprouvez de la difficulté à suivre vos enfants et à comprendre leur nouvelle mentalité. Je vous assure que, moi pour un, je trouve que ce n'est pas une mince tâche et que cela nécessite de ma part et de celle de leur mère un effort de compréhension énorme et soutenu.

On ne commande plus à un enfant, on lui suggère. Les appels à la soumission, le rappel au quatrième commandement de Dieu, les ordres et les défenses de faire ci ou de faire ça, les punitions corporelles et les tapes sur les fesses, tout cela est bien révolu et enterré. C'est un vestige du passé qui avait son bon côté, mais qui fait tout au plus sourire nos jeunes d'aujourd'hui.

Je me permets de le répéter, il nous faut maintenant nous adapter à ce régime nouveau qu'est devenu l'état de parité ou de presque parité entre nos enfants et leurs parents.

Je sais qu'à l'occasion de votre semaine d'éducation, vous avez étudié ensemble ce sujet dont je vous parle. Vous avez sans doute exposé vos problèmes et tenté d'y apporter des solutions. Je voudrais que vous m'autorisiez à vous en suggérer quelques unes.

En premier lieu, le père et la mère de famille doivent réaliser une fois pour toutes que l'époque où vivent leurs enfants n'est pas et ne sera jamais plus celle où ils ont vécu eux-même. Ils peuvent bien se permettre, à l'occasion, de regretter le bon vieux temps, mais ils doivent éviter d'extérioriser trop souvent et trop amèrement ce regret devant leurs fils ou leurs filles. D'abord, ça ne servirait à rien, ça ne changerait rien et ces jérémiades n'amèneraient qu'une réaction: celle de faire croire à l'enfant qu'il n'est pas compris, que le bonhomme ou la bonne femme est resté vieu jeu et qu'il n'y a rien à en soutirer de bon.

En second lieu, il faut que nous, les parents, entrions en retraite fermée, que nous recherchions en profondeur ce qu'il y a de changé dans l'atmosphère que nous respirons et surtout dans celle qui respirent nos enfants. Il est opportun et essentiel que nous admettions la révolution de l'ère de la télévision, de la vitesse, des voyages interplanétaires, du rock and roll, de la danse à gogo et des mini-jupes. Il ne sert à rien de décider que tout cela est un peu fou et que ça va passer comme une mauvaise grippe ou une petite crise d'adolescence. Agir ainsi serait faire le jeu de l'autruche, parce que ce qui a été ne sera jamais plus et qu'il est inutile de nier l'inéluctable.

En troisième lieu, il faut tenter désespérément de comprendre l'enfant qui, en 1967, navigue dans un monde pour lequel nous l'avons peut-être mal ou insuffisamment préparé et qui cherche sa voie à travers un brouillard, celui de l'incompréhension général

des adultes et souvent l'incompréhension ou le reproche muet de sa propre famille immédiate. Il faut le regarder agir, le regarder penser, le regarder réagir devant les problèmes de la vie qui le confrontent et le suivre discrètement, mais pas à pas, et sans faire semblant de rien dans sa marche vers l'éclatement de sa personnalité. En un mot, le monde moderne exige que nous devenions tous et chacun des psychologues sans diplôme, muni cependant d'un stéthoscope pour entendre battre leurs coeurs d'adolescents et vibrer leur âme d'enfants du siècle.

Enfin, il faut, et c'est là notre principale tâche, du moins celle qui est la plus ardue, il faut non seulement essayer mais réussir à synchroniser notre mentalité à la leur, et notre temps de vie à leur temps de vie. Il est inutile et illusoire de leur demander de ralentir, il ne nous reste qu'à accélérer le pas pour les rejoindre et vivre à la même cadence que celle où ils vivent.

De cet ensemble de principes, quelles conclusions pratiques faut-il tirer ?

Premièrement, il y a lieu de se rappeler que, malgré le progrès, malgré la science, malgré les changements qui culbutent le passé, il subsiste encore des vertus fondamentales qui sont immuables depuis que l'humanité existe; ces vertus de base sont l'honnêteté personnelle, le respect d'autrui, l'amour de son prochain. Ces vertus ne changeront pas de forme, quant à leur essence. Quelque soit la vie trépidante de nos enfants,

ils doivent conserver dans leur adolescence comme dans le reste de leur existence le souci des traditionnels principes, à savoir que, pour être un homme digne de ce nom, ils doivent être véridiques, respecter la parole donnée, gagner leur vie d'une manière équitable, et penser qu'alentour d'eux il existe d'autres humains qui ont comme eux des droits et des devoirs.

Deuxièmement, le père et la mère de famille ont l'obligation impérieuse de se rappeler que la foi religieuse, la croyance en Dieu et l'appartenance à une religion chrétienne sont également des réalités qui ne changent pas, dont le progrès n'atteint pas la subsistance et qui ne sont et ne seront jamais affectés ni par le temps, ni par l'espace. L'orientation nouvelle des disciplines scolaires veut que, de plus en plus, l'enseignement de la religion soit retournée à ses auteurs originaires, qui pendant si longtemps l'avaient délégué aux maîtres et maîtresses d'école. A mon sens, cela est bien ainsi; mais cela comporte pour nous, les parents, une terrible responsabilité, celle de voir à ce que nos enfants sachent qu'il y a un Dieu, qu'il y a eu Jésus-Christ qui est venu sur la terre, pourquoi il est venu, et ce qu'il nous a suggéré de faire. Il faut s'assurer que l'oeuvre magnifique de nos enseignants ne reste pas partiel, qu'elle ne conduise pas à fabriquer des citoyens futurs qui sauront tout de la science et rien de Celui qui est à l'origine de la science et de toutes choses.

En troisième lieu, les pères et mères que nous sommes doivent assumer une tâche entièrement nouvelle, celle de participer à l'éducation scolaire de leur enfant; pour ce faire, ils doivent engager un dialogue suivi et constant, non plus seulement avec leur enfant, mais avec celui ou celle à qui ils confient une partie importante de cette éducation, je veux dire l'instituteur ou l'institutrice.

Il ne suffit plus de faire le nécessaire pour que, naturellement, son fils ou sa fille fréquente une école primaire, régionale ou collégiale. Il ne peut plus se contenter de considérer que son travail est accompli, quant à la fin d'une année scolaire les notes académiques de son étudiant de gars ou de fille ont été raisonnables ou brillantes.

Il lui faut maintenant s'introduire profondément dans le mécanisme de l'enseignement, discuter avec le maître, échanger des vues sur le comportement, les tendances et l'activité de l'enfant, tirer des plans et préparer des projets avec lui pour accroître le potentiel de l'enfant et pour développer dans le sens favorable la personnalité qu'il gardera toute sa vie, enfin, être avec le maître comme le co-gérant de l'administration de cette chose remarquable qu'est l'intelligence d'un adolescent.

Ce travail, Mesdames et Messieurs, vous l'avez fait ensemble cette semaine. Je vous en félicite. Il vous reste à établir une projection; il vous incombe maintenant de reporter et d'appliquer dans la situation personnelle de chacune de vos

familles, les trouvailles que vous avez faites dans vos colloques de ces jours derniers.

Mesdames, messieurs, et vous aussi, instituteurs et institutrices, avez-vous jamais pensé que, dans le langage populaire, quand on parle de l'éducation d'un enfant, on dit: "élever un enfant". Le mot est de taille. Elever, cela veut dire, faire monter, hausser de taille, changer de stature. C'est cela qu'ils attendent de nous.

L'entreprise n'est pas facile, mais elle est passionnante. Je souhaite que, pour vous tous, elle soit couronnée de succès. Vos enfants le méritent.
